

**Master Sciences humaines et sociales**  
**mention Travail et développement spécialité Travail, emploi et organisation**  
**(voie professionnelle) Expertise sociologique**

**Cours optionnel : US 230 V – Ethique et ressources humaines**

**Note de lecture :**

Ouvrage : La Dignité de penser

Auteur : Roland Gori

7 janvier 2013

Julie MICHEAU ( [julie.micheau@free.fr](mailto:julie.micheau@free.fr) – 06.76.29.04.86 )

## **Rolan Gori, La Dignité de penser, Editions Les liens qui libèrent, Paris 2011**

### **L'auteur**

Roland Gori est professeur émérite de psychopathologie clinique à l'université d'Aix-Marseille et psychanalyste. Né en 1943 il obtient sa thèse de doctorat en psychopathologie en 1969 sous la direction de Didier Anzieu puis une thèse d'état en sciences humaines en 1976 "L'Acte de parole". Ce thème de la parole et du sens et des conditions de l'acte de parole traverse toute son œuvre de clinicien et de penseur. Il a publié en particulier en 1978 *Le corps et le signe dans l'acte de parole*, et en 2001 *La preuve par la parole*, réédité et augmenté en 2008.

A partir de la deuxième moitié des années 2000, il s'associe à des travaux politiques et critiques qui trouveront leur aboutissement le plus médiatisé dans l'Appel des appels, Pour une insurrection des consciences, manifeste collectif dont il est un des initiateurs. Le texte entend contester la dérive managériale de toute la sphère publique du bien commun : éducation, santé, action sociale, justice. La défense de la parole et la contestation de l'envahissement de procédures déréalisantes d'évaluation de l'action publique sont ces dernières années les principaux thèmes de travail de Roland Gori qui soutient une activité d'auteur intense : *Logique des passions* (2002), *La Santé totalitaire* (avec M.-J. Del Volgo, 2005), *Exilés de l'intime* (avec M.-J. Del Volgo, 2008), *La Preuve par la parole* (2008), *De quoi la psychanalyse est-elle le nom ? Démocratie et subjectivité* (2010), *La folie évaluation* (avec A. Abelhauser et M.-J. Sauret, 2011).

### **Questions posées par l'auteur**

L'auteur ne pose pas de questions. Il fait un constat. Selon lui, les formes de discours qui tendent à être légitimées et valorisées par la société actuelle, sont des formes technicisées, qui privilégient l'apparence formelle de la rationalité au détriment du sens qui ne peut être que « tricoté par le langage ».

Si ce constat ne fait pas question pour l'auteur, il ouvre en revanche sur une question qui est celle de la capacité émancipatrice de la société face à cette menace qui lui semble de plus en plus présente. Empruntant l'image retenue par Pasolini dans un article célèbre de 1975 intitulé « la disparition des lucioles », il s'interroge sur la capacité à préserver les lucioles et sur les formes de résistance requises pour parvenir à cette préservation.

---

<sup>1</sup> R.Gori, B.Cassin, CH.Laval (sous la dir de), *L'Appel des appels, Pour une insurrection des consciences, Mille et une nuits*, Fayard, Paris, 2009

## **Postulats**

Le premier postulat est celui du titre de l'ouvrage : il faut défendre la dignité de l'homme en préservant sa capacité à penser. Et pour cela, il faut « sauver » une forme de discours, seule expression possible de la pensée, qui est celle du discours qui laisse sa place entière à la parole et n'opère pas une réduction de celle-ci. Réduction qui au motif prétendu qu'elle est objectivante et précise, est en réalité une réduction frustrée et dangereuse.

Selon l'auteur, cet appauvrissement formel de l'expression la plus valorisée, ne peut conduire qu'au désarroi subjectif des individus et parce qu'il conduit à nier la singularité, il est en réalité totalitaire et contraire aux principes démocratiques.

La domination matérielle et symbolique de ce cadre formel de discours mécaniste et calculeur, que l'auteur nomme « la langue technique » est rendu possible par l'adéquation de cette langue aux valeurs marchandes de la société. Cette langue est le véhicule langagier le plus adapté à la nouvelle culture du capitalisme financier.

## **Résumé**

### **Introduction**

L'introduction résume le propos général du livre, sans en présenter la structure de l'argumentation.

Les formes du savoir et donc du discours sont en correspondance formelle avec les valeurs portées par la société. Il faut défendre le récit de l'expérience singulière, nécessaire à la capacité de pensée, et donc à la dignité, car celui-ci est censuré. Non par le fait d'une censure liée à son contenu, mais à sa forme. Le discours n'est plus légitime que s'il prend les formes canoniques de l'expertise et de l'évaluation au risque de ce qui pourrait être une « démocratie totalitaire ».

### **Chapitre I**

#### **De la parole à l'information**

Le chapitre s'ouvre sur une métaphore boursière qui sera reprise à de multiples reprises dans l'ouvrage et qui est inspirée d'une citation de Walter Benjamin placée en tête du chapitre IV : « *le cours de l'expérience a chuté* ». En même temps que le cours de l'expérience, c'est le cours du récit, celui de la narration, du discours qui admet toute l'équivocité du langage, qui a chuté.

Ce qui a cours, et donc de la valeur aujourd'hui, c'est pour l'auteur : l'Information. Rappelant l'étymologie du terme, il constate que le sens premier de mise en récit d'une histoire (criminelle) a été abandonné au profit d'un sens actuel où l'information désigne un ensemble de signaux. Avançant l'hypothèse d'un « homme numérique » dont il voit la modélisation dans certaines sphères scientifiques comme les neuro-sciences, la théorie des jeux, ou la génétique, il constate que le succès du modèle informationnel dont le support premier est le développement de l'informatique, conduit à une dévalorisation concomitante de toutes les autres façons de rendre compte des faits existentiels.

Il dénonce cette illusion de pouvoir confondre le réel et son écriture sous une forme encodée. En particulier, il déplore qu'une telle conception de ce qui « vaut » comme

information conduite à la relégation de l'argumentation alors même que l'argumentation est le processus nécessaire pour développer une pensée critique.

Si la fonction instrumentale du langage est la plus valorisée, c'est que le système politique dominant (le capitalisme financier) porte une vision instrumentale du monde et de son gouvernement, et soutient l'hypothèse d'une possible transparence du monde. L'auteur rappelle les travaux de Victor Klemperer sur la langue du IIIème Reich qui ont mis au jour le rôle de la langue même comme support d'une propagande idéologique. Roland Gori entend induire qu'il y a une transformation idéologique nécessairement liée aux transformations du langage.

En outre, le signe ultime de la domination formelle de la logique rationaliste et du langage formel qui le soutient, est qu'elle résiste à ses échecs et à ses lacunes. Le système « modélisé » se révèle en effet immaîtrisable. Il cite les travaux d'Hannah Arendt qui avait analysé les modes de décision du Pentagone durant la guerre du Vietnam « les spécialistes de la solution des problèmes n'appréciaient pas, ils calculaient ». Les échecs avérés des expertises ne remettent pas en cause la légitimité des experts car leur discours obéit à la norme formelle d'une information quantifiée.

## **Chapitre II**

### **De la psychiatrie à la santé mentale**

Dans ce chapitre, Roland Gori révèle ce qui est à la source de son analyse plus générale des effets de langage : la psychiatrie s'est transformée de façon insidieuse en laissant place à un discours qui est fondé sur une vision objectale et mécaniste du soin. Dans cette vision du trouble psychiatrique, il faut avant tout développer des capacités à repérer les anomalies (les irrégularités), les « dys ». Celles-ci sont interprétées comme autant de *déficits* de l'individu qu'il convient d'accompagner pour permettre sa normalisation. Ce sont donc les thérapies de la rééducation qui doivent être privilégiées au risque de nier tout un pan de connaissances qui ont révélé la spécificité de la maladie mentale : les symptômes psychiatriques peuvent être le signe d'une histoire singulière ou de significations anthropologiques et non seulement l'expression visible de déficits à compenser.

C'est pour l'auteur, une sélection radicale qui est faite dans les savoirs. Il analyse les rapports de la commission européenne relatifs à la santé mentale et en souligne l'orientation très spécifique qui occulte la souffrance psychique et ce qui peut la fonder. Il y voit le signe d'un retour en arrière renvoyant à des temps où la psychiatrie était une sous spécialité de l'hygiène publique.

Le principal symptôme de cette transformation des pratiques psychiatriques les plus légitimes d'un point de vue institutionnel est la promotion des échelles de d'évaluation standardisées. Il en analyse les défaillances conceptuelles tout en en soulignant la performance formelle : la grille d'évaluation paraît donner toutes les garanties de l'objectivité et de la mesure. C'est oublier les présupposés inhérents à ce qui est mesuré en particulier en matière de troubles du comportement : qui dit la norme et qui dit l'anomalie ?

Il détaille de façon édifiante l'exemple de la grille de Rathus dédiée à l'évaluation de l'affirmation de soi (1973) et qui est utilisée pour mesurer la performance de traitements comportementalistes visant cette affirmation de soi, en même temps qu'elle est utilisée pour

repérer des « déficits » comme autant de symptômes de troubles psychiatriques (troubles anxieux, dépressions chroniques...Il explique ainsi comment cette échelle est nécessairement porteuse d'une substance éthique posée comme indiscutable et comment l'usage de telles échelles conduit à assimiler *l'anomal* (sic) et le pathologique.

A travers de tels outils et de tes usages, c'est « le savoir narratif de la clinique » qui est oublié, et donc dévalorisé.

### **Chapitre III**

#### **Le nouveau genre du savoir**

Dans ce chapitre, est analysé le genre du discours qui est valorisé, car jugé comme le plus à même de dire le vrai. Par genre il faut entendre ici les caractéristiques formelles qui lui valent son succès.

Citant Simone Weil, Roland Gori rappelle que l'analyse selon laquelle la rationalisation des méthodes de production conduit à asservir l'homme à la machine, et à faire qu'in fine, c'est la machine qui pense, n'est pas une analyse du monde contemporain. Il évoque également Max Weber et ses analyses de la rationalisation des esprits inhérente au capitalisme.

Processus plus que rupture, le dessaisissement de la pensée trouve cependant une nouvelle forme d'expression à travers ce qu'il nomme une nouvelle pragmatique du discours. Ainsi, c'est la forme du discours qui permet désormais de juger de sa validité : il doit pour être entendable obéir à des exigences formelles et procédurales.

Il est promu et appliqué dans le gouvernement de l'université, des établissements de soins, de la justice, de la culture, du travail social, etc. Il transforme les critères de jugement en posant le primat de ce qui est mesurable. De fait, ce qui requiert un récit, une narration pour être argumenté et défendu, se trouve disqualifié.

Pour Roland Gori, c'est d'abord pour cette raison formelle que la psychanalyse est disqualifiée et non en raison des possibles échecs ou limites de sa méthode. C'est parce que la psychanalyse repose sur le récit qu'elle ne peut être reconnue comme une science. Il cite Freud qui écrivait « *je m'étonne moi-même de constater que mes observations de malades se lisent comme des romans et qu'elles ne portent pour ainsi dire pas ce cachet sérieux, propre aux écrits des savants* ».

Une sous-partie du chapitre a pour titre La disparition des lucioles. Elle s'appuie sur la reprise d'un article de Pasolini paru en 1975 et souvent cité comme « *L'article des lucioles* ». Pasolini y analyse l'époque d'alors comme envahi pas une nouvelle forme de fascisme, à la fois plus insidieux et plus totalitaire que les deux fascismes qui l'avaient précédé (c'est Pasolini qui parle) : le fascisme des années 30, puis celui de la démocratie-chrétienne ou clérico-fascisme. Partant du constat bien réel de la disparition des lucioles dans les campagnes italiennes, il en fait la métaphore d'une rupture anthropologique où ses contemporains ont basculé dans une fièvre d'obéissance à un ordre non énoncé, celui de la consommation, du conformisme de la pensée, de la disparition des cultures autochtones, d'une soi-disant tolérance, d'une idéologie hédoniste qu'il juge comme la pire des répressions.

Roland Gori est prudent sur le qualificatif d'anthropologique qui laisserait à croire que l'on sait statuer sur l'évolution des subjectivités individuelles dans leur ensemble, chose impensable pour le psychoclinicien. Toutefois, il juge visionnaire le propos de Pasolini, et reconnaît qu'il y a un effet nécessaire des enveloppes formelles et culturelles dans lesquelles se construisent les subjectivités, des normes et dispositifs de contrôle social.

Il enchaîne ainsi sur une partie de texte intitulée *Du langage infecté par la technique et le marché* dans laquelle il entend démontrer comment le langage de l'entreprise a colonisé le langage tout entier pour produire ce qu'il qualifie de « dictature technicienne ». Le caractère dictatorial procède de l'effacement de la réalité psychique des êtres. Les personnes sont réifiées, pensées comme des dispositifs calculateurs et objectivables. Ce sont les nouvelles normes d'évaluation qui sont la traduction directe de cette réification et qui peuvent être vues comme le « cheval de Troie » de cette mathématisation du monde dans lequel le sujet et son histoire n'ont plus de place.

Le chapitre s'achève sur les effets de ce qui est appelé la *religion du marché*, jusque dans les transformations de l'Etat providence avec l'exemple de la faillite d'un opérateur anglais de maisons de retraites. Le cas est présenté comme exemplaire des risques inhérents à cette financiarisation qui évacue les débats éthiques.

## **Chapitre IV**

### **Le récit : une forme de résistance ?**

Donc l'information a évacué le récit et la narration. Le canal télévisuel entretient la fiction selon laquelle il est possible de rendre compte de la réalité de façon immédiate (au sens premier du terme). Ce sentiment d'immédiateté est produit par la forme retenue par l'information télévisuelle, comme par le divertissement : la forme vise la réaction et non la réflexion. L'évaluation de la qualité se fait à l'aune de la mesure quantifiée de l'audimat, outil typique de la « démocratie d'opinion ».

La question est alors de savoir si face à cette conjonction qualifiée de totalitaire de la vision du monde portée par les médias, des pratiques évaluatives appliquant à tous les domaines les attendus d'efficacité de l'économie de marché, de la perte des grands référents symboliques, il reste une issue émancipatrice possible.

L'auteur avance plusieurs éléments qui convergent vers un certain pessimisme. Pasolini n'y croit pas. Walter Benjamin, dans un article de 1936 intitulé « le conteur » constatait que l'expression « être de bon conseil » gagnait en désuétude car être de bon conseil suppose de faire valoir une expérience et donc de la dire. Le mot de probabilité a changé de sens : après avoir désigné un degré de croyance et de conviction, il désigne finalement non plus la qualité d'un témoignage, mais une mesure factuelle (une fréquence).

Seul Georges Didi-Huberman, dans un ouvrage de 2009 dont le titre *La survivance des Lucioles* fait référence à l'article de Pasolini, affirme que « l'expérience est indestructible ». Mais la pratique analytique de l'auteur tend à infirmer un tel optimisme car certaines personnes perdent, sous l'effet de traumatismes, l'expérience de leur vie ou l'occultent au prix d'une hyper adaptation apparente. Le trauma étant dépassé par la mise sous le boisseau de ce qui ce qui peut être éprouvé, soit par une forme d'anesthésie.

Par des références à d'autres analystes et d'autres cas, Roland Gori met en avant les risques portés par toutes les stratégies conscientes ou non, volontaires ou non, qui conduisent à négliger son propre psychisme. Il fait donc un parallèle entre ces cas de clivage

pathologiques et le clivage attendu par la rationalisation et la normalisation des comportements, par la modélisation du monde qui ne tient pas compte de ce qui fonde réellement l'état subjectif des personnes.

Dans la dernière partie du chapitre, c'est la « liquidité » d'un monde fait d'une nouveauté permanente qui est dénoncée comme pathogène. Décrite comme portée par le monde des affaires, le primat de la nouveauté occulte le passé, ignore l'histoire pour créer une société de contingence et d'immanence.

Dans ce contexte, l'enjeu de « la survivance des lucioles » repose sur une capacité à faire valoir la parole. Il faut ainsi faire valoir la parole, le récit, le rêve, le conte, en particulier parce que ce sont les seuls supports de l'expression des traumatismes. Mais surtout, il faut faire valoir la parole parce que la démocratie nécessite une confrontation des argumentations.

Or rien n'empêche de réintroduire ou de maintenir dans les systèmes de normalisation et d'évaluation une part de savoir narratif, voire « de mythe ou d'épopée ». D'ailleurs, l'auteur souligne combien malgré ce qu'ils prétendent être, les systèmes décisionnels sont en réalité contraints d'inclure une dimension transactionnelle. Il invite donc à réinvestir tous les moments de l'évaluation avec de la pensée et de la parole, et de dévaluer les dispositifs décisionnels systématiques opérant selon des grilles d'analyse préformatés. A l'image d'ouvriers qui ont sur à certaines moments brisé leurs machines, il appelle à briser ce qui empêche de penser.

## **Chapitre V**

### **Mais de quoi le récit tient-il son autorité ?**

Le propos de ce chapitre est extrêmement difficile à extraire car le texte est fait d'un enchaînement d'idées guidé par des associations d'images et de mots, principalement inspirées par des emprunts à Walter Benjamin.

Le texte poursuit sa dénonciation de ce qui a disparu de « nos sociétés ». Au premier rang de cette litanie des pertes : celle de la mort, euphémisée et occultée. Ou plutôt, il faut voir comme un effet de la terreur de la mort, les vertus attribuées à l'immanence et à l'immédiat, au nouveau et à ce qui se consomme. A moins de prendre la forme d'un spectacle, la mort est cachée et tue. Cela veut dire qu'elle est en réalité tout à fait présente et que les façons de s'en détourner, sont, en citant Heidegger, autant de façons de se tourner vers elle. Or la mort étant avant tout « l'expérience du non savoir », elle est fondatrice du récit, l'« ombilic de la parole ».

Le titre du chapitre trouve sa réponse dans une citation de Benjamin à qui l'auteur emprunte encore : parlant d'un mourant, il affirme que le mourant est revêtu dans ses ultimes instants d'une autorité « qui est à l'origine du récit ». Mais cette citation prend la forme d'une ellipse et Roland Gori n'explicite pas d'avantage le propos. Il l'ellipse pour enchaîner sur l'importance du caractère artisanal du récit, signe du métier, et qui ne saurait faire l'objet d'une production en série. Il prolonge ce constat par une ultime analyse de Benjamin célèbre sur l'œuvre d'art à l'heure de la reproduction technique.

Il donne enfin sa définition tant formelle que signifiante de ce qu'il appelle récit « *le récit se révèle comme le genre du discours traversé de part en part par l'épopée qui raconte dans le bouche à oreille et transmet d'une génération à l'autre l'expérience, non seulement de ce*

que l'on a vécu, mais davantage encore de ce qui se dérobe indéfiniment à l'horizon du mystère de l'origine, de la mort et du sens de la vie ». La frénésie de communication peut alors s'interpréter comme une défense psychopathologique, le signe d'un manque, le manque de ce récit-là, qui laisse place à ce qui justement excède la communication, en particulier dans la part silencieuse du récit.

Le besoin de communiquer, dont témoigne l'usage ininterrompu du téléphone portable, est une façon de nier la séparation, comme le suggère Winnicott qui indiquait que ce déni de la séparation concernait à la fois la séparation du sujet à sa réalité psychique et la séparation du sujet avec ses objets d'amour. Le vrai self, désigne pour Winnicott, le noyau psychique qui ne doit pas être découvert et exposé, mais seulement par la médiation du rêve, de l'amour, de la création, soit par les expressions de l'inconscient.

L'information toujours renouvelée vient ainsi empêcher tout à la fois le raisonnement et le rêve c'est-à-dire deux constructions qui requièrent du temps pour s'élaborer. Deux constructions qui font appel à une mémoire des choses tant individuelle que collective.

## **Conclusion**

La conclusion vient rappeler ce qu'a été le fil directeur de l'ouvrage, l'idée selon laquelle le récit et la narration sont nécessaires à la transmission de l'expérience humaine, et en particulier à sa part tragique. Il ne s'agit alors pas tant de soutenir une posture technophobe et rejetant en bloc la civilisation technique et marchande, mais de soutenir la nécessité d'une expression complémentaire aux modes communicationnels et informationnels dominants, de reconnaître le besoin de la part artistique, passionnelle, spirituelle. Nietzsche, Keynes et Freud sont convoqués pour étayer cette revendication et éviter des impasses morbides : respectivement celle de la croyance en la possibilité d'une vérité immobile pour Nietzsche, celle d'une finalité économique de la société pour Keynes, et celle d'une société sans mémoire pour Freud.

## **Commentaires**

### **Sur la forme**

L'ouvrage de Roland Gori est un manifeste. On pourrait disqualifier son propos au motif que le texte est en apparence fouillis, qu'il convoque beaucoup de citations, qu'il est fait d'aller-retour, qu'il se répète parfois, qu'il n'est jamais sur le mode de la démonstration logico-déductive, qu'il est à bien des égards impressionniste. Il convoque aussi des époques différentes : l'avant-guerre de Benjamin ou de Simone Weil, les années 70 de Pasolini sont mêlées à ce qui est présenté comme des symptômes du temps actuel.

Mais cette critique qui a spontanément émergé à une première lecture se trouve invalidée par une lecture plus approfondie car il y a en réalité une cohérence formelle entre le texte et ce qu'il soutient : le discours échappe au cadre organisé et hiérarchisé, la pensée ne se limite pas à la démonstration mais l'argumentation vaut tout autant. Les images, les métaphores sont autant de soutien à la pensée, la culture, c'est-à-dire la mémoire de ce que d'autres ont pensé avant sont autant de façon de se situer dans un contemporain qui a une histoire.

C'est donc au nom du refus de la raison instrumentale que peut être défendu ce type de texte non linéaire, fondant l'argument sur un faisceau d'indices citationnels d'auteurs inclassables et en tous cas déconnectés de toute pratique académique ou liés à l'expérience propre de l'auteur (la façon dont est « traitée » la psychanalyse).

### **Sur le fond**

L'auteur ne fait pas référence à Foucault, mais on peut inscrire son propos dans une certaine perspective structuraliste qui aurait pu être inspirée par *Les Mots et les choses* : ce qui régit le langage et organise le discours est en cohérence avec une certaine forme de savoir, une hiérarchie des pratiques et cet ensemble cohérent, cet épistémè, est propre à une époque donnée, constitue « un réseau imperceptible de contraintes » et est susceptible de ruptures. Les formes du discours sont donc signifiantes et elles révèlent des systèmes de domination. Nous serions à l'âge du discours calculateur, inspiré de la finance, il ne reconnaît comme valable que l'argument téléologique du « pilotage par la performance » comme il se dit dans les entreprises mais aussi dans le gouvernement.

A lire les éléments de biographiques de l'auteur, et partant du chapitre II dans lequel il fait part de sa propre expertise technique de psychoclinicien qui analyse des grilles d'évaluation psycho-comportementales, on comprend que l'envie du manifeste est venue de la question posée désormais à la psychanalyse de son évaluation en termes de « performance ». Et c'est cette question qui m'a menée à la lecture de cet ouvrage.

Posée dans d'autres domaines sur lesquels je travaille - évaluation de l'hôpital, évaluation de l'accompagnement social, évaluation de l'aide à la recherche d'emploi, évaluation de la formation ou de l'éducation - l'évaluation de la psychanalyse paraît comme un cas limite révélateur de la façon dont est posée la question évaluative et de la façon dont elle est instruite.

Dans son intention, la question évaluative est souvent posée comme une question insidieuse aux acteurs de l'action publique : faites la démonstration de votre efficacité, à défaut de quoi vous serez jugés comme inefficaces. Et effectivement, les actions mécanistes sont plus facilement évaluables que les processus qui ne produisent pas, mais aident ou transforment. Nous ne développerons pas ici toute la critique qui peut être faite aux pratiques les plus courantes désignées comme évaluatives : comptages, indicateurs chiffrés, mesures ex ante et ex post...Le chiffre fait loi. Pratiquant non pas la psychanalyse mais des méthodes d'évaluation des dispositifs publics fondés principalement sur l'enquête par entretien, le recueil du point de vue des acteurs, nous sommes enclins à défendre la « survivance des lucioles », c'est-à-dire une attention au discours singulier des acteurs, seul à même de fournir les éléments de compréhension nécessaire au jugement évaluatif sur les choses.

La question de l'évaluation est une question éminemment politique car elle suppose un accord sur les modes d'élaboration du jugement évaluatif et on assiste effectivement à un passage en force de méthodes frustrées et inexactes. Au nom d'une objectivité des indicateurs, on en vient à penser que ce qui n'est pas mesurable n'est pas efficace.

C'est au titre de cette question plus générale de l'évaluation que l'ouvrage m'a paru intéressant. Certes, la rapidité avec laquelle l'auteur affirme que c'est au nom d'une perte

de valeur de « l'acte de parole » que la psychanalyse a perdu de sa reconnaissance mérite discussion. L'auteur a d'ailleurs évoqué à d'autres tribunes les mésusages avérés de la psychanalyse (combat aveugle contre les thérapies chimiques, la génétique). Mais ce qu'il soutient est tout à fait éclairant, à savoir que c'est d'abord en raison du caractère non évaluable de la cure qui ne peut se réduire au calcul et à la mesure, que la psychanalyse perd aujourd'hui de son aura. On serait tenté de penser plutôt que c'est peut-être aussi pour d'autres raisons que la psychanalyse a perdu de sa valeur (enjeu de domination de l'académie de médecine au sein de l'hospital psychiatrique, défaites de la méthode liés à ses mésusages ou à ses échecs à l'école ou dans le domaine de la justice). Reste que c'est effectivement en raison de son étrangeté par rapport au cadre formel de l'évaluation quantitative et mécaniste qu'elle ne saurait la reconquérir.